CRITIQUE, festival. Festival (d'automne) de Glyndebourne, Glyndebourne Opera House, le 12 octobre 2024. ROSSINI : Il Turco in Italia. I. Demenkova, R. Ramgobin, A. Gomez, M. Mofidian…Mariame Clément / Olivia Clarke.

Pour la première fois était reprise – au Festival (d'automne) de Glyndebourne -, la production d'"*Il Turco in Italia*" de Gioacchino Rossini, imaginée par la metteure en scène française Mariame Clément pour le festival anglais en 2001. Une production vraiment divertissante et très amusante. Le propos de la comédie repose ici sur un écrivain contemporain, Prosdocimo, en panne d'inspiration et qui feuillette un magazine de voyage, et qui se met à créer toutes sortes de personnages et de situations à partir de celui-ci. Installé à son bureau, il écrit, tandis que les mots apparaissent derrière lui sur un immense tableau. Au fur et à mesure qu'il apporte des modifications, celles-ci se reflètent sur le tableau. Mais sa partenaire Fiorilla intervient également, apportant des

changements qui semblent provenir d'une perspective féminine plutôt que masculine. Avec ingéniosité, les personnages, les décors et les accessoires se transforment au fur et à mesure de ces ajustements. Le rôle de Prosdocimo est interprété avec beaucoup d'humour et une certaine naïveté par le baryton britannique Ross Ramgobin, en pleine ascension.



Crédit photographique © Tristram Kenton

Dès l'ouverture, cette idée est introduite lors d'une séance de dédicaces par l'auteur. Il est accompagné d'une petite amie séductrice et en quête d'attention (en fait Zaïda), qu'il abandonne au profit d'une assistante plus raisonnable. Lorsque

le rideau se lève, l'auteur est à son bureau et l'assistante devient sa compagne, celle qui modifiera constamment l'histoire. La première moitié de la production se déroule dans le bureau de l'auteur, où les personnages apparaissent au fur et à mesure qu'il écrit son roman. Cela signifie également que la scénographie (comme des roulottes de gitans, une pièce du 19e siècle, puis une station-service du 21e siècle) apparaissent sur scène depuis les coulisses sur un tapis roulant, puis disparaissent de l'autre côté. Les personnages doivent aussi constamment se métamorphoser en fonction des changements dans le roman. Ainsi, le Turc passe d'un costume traditionnel à un jeans et un blouson en cuir, tandis que la femme séductrice troque ses vêtements du 19e siècle contre une tenue des années 1950, et ainsi de suite…

La soprano russe **Inna Demenkova** semblait avoir été vraiment surprise par la chaleur de l'accueil du public de Glyndebourne. Elle n'aurait pourtant pas dû l'être, car elle interprète le rôle de Fiorilla avec non seulement beaucoup de charme, mais aussi beaucoup d'à-propos dans les exigences vocales de Rossini, avec en plus un jeu scénique particulièrement séduisant. Cela est également vrai pour son mari, Don Geronio, interprété par le baryton italien **Fabio Capitanucci**, ainsi que pour le séduisant, superbement timbré et magnifiquement vocalisant, Selim chanté ici par la basse écossaise **Michael Mofidian**.

Ces trois chanteurs ne cessent de ravir le public tout au long de la soirée, surmontant par ailleurs avec aisance toutes les exigences dramatiques, y compris les chorégraphies complexes. On a également droit aux moments de chants pétillants dus à **Grace Durham** dans le rôle de Zaïda, personnage terre-à-terre et en quête de l'affections du séduisant Turc. Sa scène avec la boule de cristal, par exemple, et le « combat de chats » avec Fiorilla et Zaida, sont ainsi pleines d'esprit et très amusantes. Enfin, le rôle de l'amoureux atypique est joué par un jeune homme, Don Narciso, interprété avec ferveur par le

tenorino argentin **Agustín Gómez**.

En fosse, la cheffe d'orchestre **Olivia Clarke** maintient un rythme éclatant tout au long de la partition vive de Rossini, imprégnée de nombreuses influences mozartiennes. Tout cela est traité avec tant d'humour qu'il n'y a guère de risque que des stéréotypes raciaux ou culturels puissent venir offenser qui que ce soit. C'est avant tout une comédie sur les rapports entre les sexes, mettant en scène divers archétypes masculins et féminins. Du moins, c'est ainsi que l'on pourrait le justifier !

_____

Critique, festival. Festival (d'automne) de Glyndebourne, Glyndebourne Opera House, le 12 octobre 2024.ROSSINI : Il Turco in Italia. I. Demenkova, R. Ramgobin, A. Gomez, M. Mofidian… Mariame Clément / Olivia Clarke. Photos © Tristram Kenton.

VIDEO : Trailer de « Il Turco in Italia » de Rossini selon Mariame Clément au Festival de Glyndebourne

---

CRITIQUE, festival. 45e FESTIVAL D'AMBRONAY,

Abbatiale d’Ambronay, le 5 octobre 2024. « Les 4 Saisons » de B. Marcello (à 14h30), Ensemble L’Assemblée (Marie van Rhijn, direction) / « Passacalle de la Folile » (à 21h) / Ensemble L’Arpeggiata, Philippe Jaroussky, Cristina Pluhar (direction).

Au lendemain d’un concert mettant en exergue les Cantates pour Alto de J. S. Bach (avec le jeune contre-ténor Paul Figuier et Les Talens lyriques, dirigés par leur chef Christophe Rousset), le Festival d’Ambronay permettait à son public de découvrir un rare oratorio de Benedetto Marcello (1686-1739) faisant dialoguer Les *Quatre saisons*. L’œuvre est atypique à plus d’un titre, et quasi inconnue en France, en dépit d’un enregistrement épuisé de 2015 (ensemble Lorenzo da Ponte, label Fra Bernado).



Crédit photographique © Bertrand Pichène

En 1731, *Il pianto e il riso delle quattro stagioni (« Pleurs et rires des quatre saisons »)* est un oratorio *volgare* (en langue italienne) dont le livret est attribué à **Giulio Vitteleschi**. Les allégories des frères et sœurs saisons, personnifiées par une voix soliste, convoquent les éléments – Air, Ciel, Terre, Mer – autour de la défunte Marie dans une cosmogonie où les plantes, vents et *affetti* (déploration, colère, allégresse lors de l'Assomption de Marie) s'entrecroisent. Par ailleurs, la rhétorique baroque (le compositeur était aussi avocat !) scelle ces composantes sous le sceau d'une musique en perpétuelle invention. Le dynamisme, insufflé dès la *Sinfonia* d'ouverture se ramifie : liberté du récitatif (dont celui *accompagnato*), nervosité rythmique des ritournelles introduisant l'*aria da capo*, variété des *tempi* et des métriques. Tout rend compte d'un espace-temps en

mouvement, quitte à inclure quelques figuralismes en rebond des vers chantés. Ainsi, les cordes « rient » avec la *Primavera* (« *Ridi, su ridi ingrato* »), l'*Estate* mène une gigue pour figurer « *Il contento e il dolore* » (consentement et douleur) et l'*Inverno* fait crépiter la glace (« *Ghiacci terni* »).

Du côté des interprètes, l'exubérance du compositeur vénitien, formé par F. Gasparini, bénéficie du dynamisme de ***L'Assemblée***, ensemble fougueusement dirigé par **Marie van Rhijn** depuis le banc de l'orgue-clavecin. Huit excellents instrumentistes, au jeu réactif et virtuose, entourent les quatre chanteurs solistes, également requis pour de rares chœurs (ce concert restitue une exécution partielle de cet immense oratorio). La rivalité ou la réconciliation des sœurs Saisons s'expriment par leurs airs interposés au fil de chacune des deux parties de l'oratorio. La soprano **Camille Poul** (l'Été) brille par son timbre riche en harmoniques et sa projection(quelques soucis avec la langue italienne) tandis que le ténor **Cyril Auvity** (Automne), pleinement investi, séduit par la souplesse du legato. Moins aguerris, la mezzo-soprano **Marielou Jacquard** (le Printemps) et le jeune baryton basse **Thierry Cartier** (l'Hiver) incarnent plus timidement leur rôle. Les rares ponctuations chorales sont soit percutantes (« *E viva e viva* »), soit d'une apesanteur angélique pour célébrer l'Immaculée Conception. Le public de l'abbatiale fait une ovation à cet oratorio, ressuscité par *L'Assemblée*, nouvel ensemble promu par le Centre culturel de rencontre d'Ambronay.



Crédit photographique © Bertrand Pichène

Quelques heure plus tard, toujours dans l'Abbatiale d'Ambronay, résonnait un autre concert : « ***Passacalle de la Follie*** » avec **Philippe Jaroussky**, et l'ensemble **L'Arpeggiata** dirigée par **Christina Pluhar** – après avoir sorti un album homonyme. Le parcours du baroque européen au début du XVIIe siècle est savamment distillé par le contre-ténor et la cheffe Christina Pluhar dont la complicité est scellée depuis 20 ans ! Du baroque italien et français aux variations *jazzy* : une même virtuosité *Airs de cour, Madrigaux* et *Danses* forment le creuset du récital consacré à un XVIIe siècle plutôt méconnu, hormis des auditeurs ayant acquis l'album des artistes, paru en 2023. La thématique amoureuse relie les goûts italien, français et anglais pour les pièces vocales, tandis qu'un principe d'écriture cher au baroque (*basso ostinato*) rassemble les pièces instrumentales : *passacaille, ciacona, passamezzo*.

A l'écoute, les différences entre les traditions musicales s'estompent. Elles paraissent plus le fait d'une sensibilité créatrice, ou bien d'une poésie, que celui d'un style délimitant la sphère italienne de celle française, réputée « raisonnée » à l'époque de Descartes. Or, si Luigi Rossi, actif à Naples et à Rome, fut invité à la cour de France par le cardinal Mazarin, si l'occitan Estienne Moulinié fut contaminé par l'influence italienne, le ballet de cour accueillait, de son côté, des airs dans la langue de Cervantès. Du premier (Rossi), la saynète italienne « *Dormite begl'occhi* » (*Dormez, beaux yeux*) devient l'occasion d'improvisations fantasques des instrumentistes : du baroque au jazz, avec clins d'œil (*La Marche turque, La panthère rose*) glissés par le facétieux cornet à bouquin. Du second (Moulinié), le Concert des différents oiseaux déroule un émouvant *cantabile*. Les ornements chanté y déploient la nature de leurs « *voix plus divines qu'humaines ; Qui tiennent les soucis charmés* » : une véritable métaphore du langage musical. Quant à la langue espagnole, acclimatée par Henry de Bailly dans "*Yo Soy la Locura*", son hispanisme est appuyé par les percussions avec humour.

Du côté des poèmes, les émois de bergers et bergères forment un ensemble français diversifié grâce aux compositions de Michel Lambert et de Pierre Guédron. Quant aux passions exprimées par les madrigaux et extraits d'opéra italien, elles génèrent une expressivité tourmentée, voire pathétique (« *Lasciate Averno* » de Luigi Rossi) que l'*instrumentarium* de **L'Arpeggiata** fait miroiter. Les musiciens de cet octuor sont excellents sous la houlette de **Christina Pluhar**, au théorbe. Signalons la virtuosité du cornet à bouquin (**Doron Sherwin**), du luthiste et guitariste (**Miguel Rincon**) et les improvisations du claveciniste (**Dani Espasa**). Quant aux danses instrumentales de Lorenzo Allegri et de Cazzati, elles accueillent l'exubérance de chorus, à l'instar d'une formation *jazz*.

Le talent scénique acquis sur les scènes d'opéra et le charisme de **Philippe Jaroussky** sont de puissants atouts, en sus d'un timbre de contre-ténor toujours clair de contre-ténor, l'élégance de la prosodie, la finition de chaque pièce (résonance filée). Quant à la souplesse vocalique, elle fait briller l'unique pièce de Henry Purcell (« *Music for a while*«) qui célèbre opportunément la puissance réparatrice de la musique en final. Ces atouts s'appuient sur la complicité de chaque instrumentiste de L'Arpeggiata. En effet, les virtuoses tissent de subtils enchaînements entre les pièces. Le tout construit peu à peu une architecture musicale qui tient le public en émoi durant 90 minutes. Sous les acclamations du public, les deux *bis* sont l'occasion d'intégrer au *Grand Siècle* deux chansons iconiques de notre temps. Avec le même raffinement qu'un air de cour, *Besame mucho* (Consuelo Velazquez), chanté en tandem vocal avec la gambiste Lixiana Fernandez, puis *Déshabillez-moi* (Juliette Greco) enflamment l'auditoire.

Ce concert est à retrouver sur France.tv/Culturebox.

CRITIQUE, festival. 45ème Festival d'Ambronay, Abbatiale d'Ambronay, le 5 octobre 2024. MARCELLO : « Les 4 Saisons » (à 14h30), Ensemble L'Assemblée (Marie van Rhijn, direction) / « Passacalle de la Folile » (à 21h) / Ensemble L'Arpeggiata, Philippe Jaroussky, Cristina Pluhar (direction). Photos © Bertrand Pichène.

CRITIQUE, festival. 45e Festival d'Ambronay, Abbatiale d'Ambronay, le 4 octobre 2024. BACH : Cantates. Paul Figuier (contre-ténor), Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction).

Octobre, les feuilles tombent comme les températures, mais la récolte au Festival d'Ambronay (dans le Bugey) est toujours fructueuse et la chaleur du public… intacte ! Avec la thématique « *la voix est libre* », cette 45e édition fait la part belle à la voix humaine que compositeurs et poètes ont cultivée sous tant de facettes. De la voix soliste (Philippe Jaroussky, Lea Desandre, Adèle Charvet, Paul Figuier…) au grand chœur (Cappella Mediterranea, Spirito), en passant par le madrigal (Les Cris de Paris, La Néréide…), la cantate (Les Arts Florissants, Les Argonautes) et l'opéra (*Alcina*), la programmation l'explore dans tous ses éclats.



Crédit photo © Bertrand Pichène

L'engouement pour la voix de contre-ténor et la thématique de cette 45e édition – « *La voix est libre* » – suscitent ce programme (en ce 4 octobre 2024, quatrième et dernier week-end du festival) consacré aux airs pour voix d'alto dans les ***Cantates*** de **J. S. Bach**. Ainsi, **Christophe Rousset**, à la direction de ses **Talens Lyriques,** conçoit une sélection de *sinfonie* et d'*arie* de la période du Kantor de Leipzig (1723-1728), en complicité avec le jeune contre-ténor français **Paul Figuier**. Il s'agit de valoriser l'affect associé à cette couleur et ce registre. Selon les notes d'intention produites par le chef, « *la voix de l'alto reflète toute l'ambiguïté de cette figure divine, à la fois rassurante et impressionnante, mais aussi celle de l'humanité, entre amour et souffrance.* »

Une première partie explore la nature contemplative (« *Was mein Herz von dir begehrt* » BWV 108) ou le sommeil éternel de

l'humain (« *Ach schläfrige Seele !* » BWV 115), avant la sublime cantilène de hautbois de la cantate « *Ich hatte viel Bekümmernis* (BWV 21). L'instrumentiste **Gilles Vanssons** (hautbois solo) la déploie dans toute sa liberté mélodique.

La seconde partie s'extrait de l'intériorité par deux arias joyeuses, dont celle « *Gott hat alles wohlgemarcht* » (« *Tout ce que Dieu a fait est bien fait*« , BWV 35). Sa ritournelle enjouée à l'orgue (tenu par C. Rousset) prélude aux vocalisations que Paul Figuier fait valoir avec souplesse, après avoir conduit d'amples phrasés dans la partie initiale. On peut toutefois regretter que la tessiture grave sonne faiblement, contrairement à la plénitude du médium, et que son engagement dans le domaine religieux soit moins convaincant que dans ses nombreuses prestations lyriques saluées par la critique, à l'instar de son iconoclaste incarnation d'Achille dans l'*Orfeo* de Sartorio, à Montpellier en 2023.

Autant le répertoire baroque et classique français distingue les Talens Lyriques au sein de la planète baroque, autant l'introspection des cantates allemandes convainc beaucoup moins. L'uniformité des *tempi* et du *continuo*, le peu de variation de l'articulation et de l'ornementation (*da capo*) génèrent une certaine monotonie. Contrairement à la dramaturgie d'une *cantate* entière de Bach – architecture de récitatifs, airs, duos et chœurs -, le montage de cette sélection procure une certaine lassitude. Elle ne se dissipe pas dans l'aria bissée « *Wie Furchtsam wankte meine Schritte* » (« *Que mes pas étaient chancelants*« , BWV 33).

En revanche, la place particulière qu'occupe la voix d'alto dans l'œuvre de Bach est magnifiée par le partenariat avec le hautbois d'amour (cantates 197, 115), au timbre grave et rond. Dans l'acoustique de l'**Abbatiale d'Ambronay**, leur dialogue musical approfondit la valeur spirituelle du message luthérien pour les uns, l'apaisement et l'allègement pour les autres. Ce qui conduit l'auditoire à acclamer les artistes aux saluts !

CRITIQUE, festival. 45ème Festival d'Ambronay, Abbatiale d'Ambronay, le 4 octobre 2024. BACH : Cantates. Paul Figuier (contre-ténor), Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction). Photos © Bertrand Pichène.

VIDÉO : Paul Figuier l'air « *In darkness, let me dwell* » de John Dowland

---

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de Musique de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano).

La 4ème édition du Festival International de Musique de Bragance a débuté le 1er octobre (et se

poursuit jusqu'au 12), dans la ville d'art et d'histoire de Bragance (Bragança en portugais), cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique de Filipe Pinto-Ribeiro, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste Victor Julien-Laferrière (qui viendra également comme chef d'orchestre avec son fameux Orchestre Consuelo), l'Ensemble DSCH Shostakovich, I solisti Veneti dirigé par son chef Giuliano Carella (en clôture du festival, le 12)…



Crédit photo © Andreia Carvalho

Le **concert d'ouverture du 1er octobre** mettait sous les projecteurs **la "sororie" Samuil : Anna au chant**, et sa soeur **Tatiana au violon…** tandis que le mari de la première, **Matthias Samuil**, était **au piano**. Les deux femmes ont enregistré ensemble un CD sous le Label Cyprès, en 2021, dans lequel les deux artistes proposaient un programme très varié (allant de Bach à Richard Strauss…), pour orchestre de chambre, soprano et violon. C'est quasi ce même programme qu'elles viennent interpréter, ici à Bragance, à ceci près que c'est le berlinois Matthias Samuil qui les accompagne au piano, en lieu et place de l'Orchestre de Chambre de Wallonie sur l'enregistrement discographique.

La soirée débute par l'air de Susanna "*Deh, vieni non tardar*", extrait des *Noces de Figaro* de Mozart. Ce n'est peut-être pas un choix judicieux (il n'apparaît d'ailleurs pas sur le CD…), pour la grande voix lyrique de Mme Samuil, et l'air de la Comtesse aurait paru plus adapté, surtout que ce genre de tessiture met toujours du temps à "se chauffer". Le registre grave requis par le bouleversant "*Erbarme dich*" (tiré de la *Passion selon St Matthieu* de Bach) la met ainsi plus en valeur, surtout porté par le violon douloureux de sa sœur et le piano attentif de son mari. Le pianiste reste seul pour les *Lieder* de Richard Strauss qui suivent (*"Allerseelen" Op. 10 No. 8, "Cäcilie!" Op. 27 No. 2 et "Morgen!" Op. 27 No. 4*), dans lesquels la soprano russe fait face au contrôle périlleux du souffle qu'ils exigent. Puis c'est un moment de pause pour la chanteuse, et Matthias et Tatiana délivrent une superbe "*Introduction et Rondo Capriccioso »* de Camille Saint-Saëns, emmenée avec détermination par la soliste, sans partition, et un pianiste en totale osmose.

Nous ne ferons pas toute la liste des oeuvres jouées, mais citons néanmoins l'air de Francesco Cilea, extrait de son

opéra *Adriana Lecouvreur* : "*Io son l'umile ancella*", qui convient à la voix d'Anna Samuil. Elle y apporte une technique impeccable, des *pianissimi* enjôleurs, et des *messe di voce* – de même que le sens des tourments et le vague à l'âme requis par cette *aria*. Citons également, parce qu'intéressants – et somme toute assez rares au concert -, les "*Airs bohémiens*" (1878) de Pablo de Sarasate (pour piano et violon), délivrés de manière hautement poétique par la violoniste qui parvient notamment à faire ressortir, sans jamais larmoyer, le caractère expressif de la première partie. Et la soirée se termine par l'air de concert "*Infelice*" op. 94 de Felix Mendelssohn. Dès les premières mesures, Anna Samuil y met beaucoup d'expressivité ; dans le récitatif d'ouverture, qui raconte la douleur de l'abandon, tout le corps de la chanteuse semble trembler de concert, l'artiste vivant ce qu'elle chante avec une intensité de chaque instant. On ressent du bonheur à entendre une cantatrice aussi authentiquement honnête, et on se laisse aller au charme de l'interprétation, jusqu'au questionnement final où, dans les ultimes notes de son "*Queste son le speranze et l'ore liete*", la chanteuse lance un aigu si déchirant que l'on se sent subitement submergé par une grande émotion. L'espace d'une courte minute, la communion d'une musique, d'un violon, et d'une voix jaillissent dans un moment d'intense grâce artistique. Le public – venu en nombre pour une salle comble – ne s'y trompe pas, et fait une *standing ovation* aux trois artistes, qui les remercie avec avec un *bis* inattendu… le « *Besame mucho* » de la pianiste mexicaine Consuelo Velazquez !

Le Festival International de Musique de Bragance est loin d'être fini, et ce soir 5 octobre (au Théâtre Municpal), c'est le français **Victor Julien-Laferrière** qui se produit dans la cité médiévale portugaise avec son **Orchestre Consuelo** pour une interprétation des *Symphonies N°6 et 8* de Ludwig van Beethoven. Il se produira ensuite, comme violoncelliste, aux côtés de **Filipe Pinto-Ribeiro** (au piano), dans des oeuvres de Beethoven et Chostakovitch, le 8 (à 21h, Eglise Santa Maria).

A ne pas manquer non plus, le **concert de clôture du 12 octobre** qui affichera le célèbre ensemble baroque “**I Solisti veneti**”, dirigé par **Giuliano Carella**, dans leur répertoire de prédilection… Antonio Vivaldi bien sûr !

_____

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano). Photos © Andreia Carvalho.

CRITIQUE, festival. 36ème Festival de quatuors à cordes en Pays de Fayence, Eglise de CALLIANS (Var), le 26 sept 2024. J. HAYDN / R. SCHUMANN. Quatuor Hagen.

Pour sa trente-sixième édition, le Festival de Quatuors à Cordes en pays de Fayence, dans le Var, nous a offert l’un des plus beaux concerts qu’on y ait entendus : celui du Quatuor Hagen.



Le Quatuor Hagen © IppertiC

Lorsque l'automne commence à dorer les forêts et les vignobles du Haut-Var, il faut venir profiter dans cette région du plaisir de ce qu'on appelle le « tourisme d'arrière saison ». Le Haut-Var a un charme particulier. Rien à voir avec le Var turbulent du littoral qui explose à Saint-Tropez en frasques tumultueuses ! Ici, la douceur remplace l'esbroufe, l'authenticité se substitue au clinquant. Les sommets des collines sont coiffés par une série de villages qu'on appelle « villages perchés », dont certaines ruelles pittoresques remontent au Moyen-Age. C'est dans ces villages situés autour de la commune de Fayence qu'un amateur fou de quatuors à cordes, **Daniel Bizien**, créa il y a trente-six ans un festival consacré à ce genre musical. Ce fut, en la matière, pendant plus de deux décennies, l'un des plus grands festivals en Europe. Puis, avec les années, la patience et les budgets des élus villageois se sont érodés. Le festival menaça

disparition. Il a fallu tout le talent et le pouvoir de conviction d'un de nos vaillants violoncellistes français, **Frédéric Audibert**, pour sauver cette manifestation.

Même s'il a été réduit à un *week-end* cette année, le festival existe encore. On s'en réjouit. Et de quelle façon ! Nous y avons applaudi, à l'**Eglise de Callians,** l'un des meilleurs concerts qu'on y ait jamais entendus (et pourtant, il y en a eu de splendides!), celui du **Quatuor Hagen**. Oui, Frédéric Audibert a obtenu la présence des Hagen ! Il y a mis cinq ans pour y parvenir – et il y est arrivé. Inutile de dire que, ce soir-là, le village a été pris d'assaut par des mélomanes de toute la région. Il a fallu garer sa voiture à des kilomètres et finir à pied dans la nuit ! Mais on ne le regretta pas.

Les Hagen jouèrent deux *Quatuors* de **Josef Haydn** et le premier *Quatuor* de **Robert Schumann**. Ce ne sont pas quatre instruments qu'on entendit mais un seul : la cohésion de cet ensemble est quelque chose d'admirable. Souvent, quand un quatuor s'élance dans des traits virtuoses ou des grands *crescendi* on entend quatre instruments partir à l'assaut : ici c'était un seul réparti sous quatre archets. Et avec cela une sonorité de velours, une sorte de fondu et de douceur qui demeuraient dans les passages les plus énergiques. Ah cette grâce délicate dans les phrasés de Haydn… et ces emportements maîtrisés dans les élans schumanniens ! Les Hagen nous donnèrent une sorte d'idée de la perfection musicale. Et il fallait venir dans un village perché du Haut Var pour profiter de cela.

Saison après saison, ces dernières années, l'existence de ce festival est remise en question. Que les élus et responsables varois sachent préserver ce véritable joyau !

CRITIQUE, festival. 36ème Festival de quatuors à cordes en Pays de Fayence, Eglise de CALLIANS (Var), le 26 sept 2024.

HAYDN / SCHUMANN par le Quatuor Hagen. Photo © IppertiC.

CRITIQUE, festival. Festival de Royaumont, Abbaye de Royaumont, les 14 & 15 septembre 2024. Alain Planés, Stéphane Degout, Philippe Herreweghe, Orchestre des Champs-Elysées, Vincent Dumestre, Le Poème Harmonique…

C’est rien moins que son **60ème anniversaire** que le **Festival de Royaumont** fête en ce moment (depuis le 7 septembre et jusqu’au 6 octobre 2024). Le week-end musical des 14 & 15 septembre, sis dans la somptueuse **Abbaye Royale de Royaumont** commence avec un concert-promenade dans les magnifiques espaces du lieu. Très pertinemment intitulé « *Airs de cour aux marches du palais* », le concert est le fruit d’une formation musicale avec le chef

d’orchestre **Vincent Dumestre**, pour qui l’abbaye est une deuxième maison.



La déambulation en musique commence dans les vestiges de l’église abbatiale, avec la soprano **Jeanne Bernier** accompagnée d’un quatuor de violes de gambes. Elle interprète des airs de cour du 17e siècle avec beaucoup d’émotion et d’expressivité, « mélismatique « à souhait. L’intermède purement instrumental par **Juliette Guichard, Maylis Moreau, Mireia Penalver** et **Lukas Schneider** aux violes est un agrément sympathique et rythmique. Nous avons ensuite le formidable privilège de nous aventurer aux marches du palais abbatial adjacent, logis élégant d’inspiration italienne du dernier abbé de Royaumont, signé Louis Le Masson et achevé en 1789, mais qui n’appartient pas à la Fondation Royaumont. Ici, place au luth de **Yuli Bayeul** et

un merveilleux trio de chanteurs composé de l'alto **Ariane Le Fournis**, le baryton **Imanol Iraola** et le jeune ténor Cyrille Escoffier, remplaçant au pied levé son collègue programmé, mais annoncé souffrant. Un moment fort de théâtre musical a lieu dans les marches du palais au moment de l'air en espagnol pour trois voix d'**Étienne Moulinié** « *Ojos* », excellemment chanté et interprété par tous les artistes. Le plaisir qu'ils ont à jouer ensemble est évident ; ils incarnent parfaitement l'harmonie heureuse et chaleureuse, voire humoristique de l'air qu'ils campent avec panache et brio. Le style vocal est impeccable et fort remarquable du début à la fin. L'interprétation de l'alto Ariane Le Fournis est une révélation, tout simplement. La manifestation se termine à l'intérieur de l'abbaye, dans le très beau réfectoire des convers, où **Matthieu Franchin** au clavecin rejoigne les autres, pour une fin en toute beauté, vivace et dynamique à souhait : l'air *À la fin de cette bergère* d'**Antoine Boësset**. Mention très spéciale du *Ballet des fées* purement instrumental du même compositeur, glorieusement interprété par tous les instrumentistes.



Les fêtes baroques continuent et se terminent la nuit dans le merveilleux réfectoire des moines avec un concert-pastiche inédit par le chœur et l'orchestre du **Poème Harmonique** dirigé par son chef **Vincent Dumestre**, avec un superbe quintette de chanteurs solistes composé de la soprano **Ana Quintans**, la mezzo **Isabelle Druet**, le décoiffant haute-contre **David Tricou**, le ténor **Serge Goubioud** ainsi que le baryton **Viktor Snapovalov**. Intitulé « Les noces royales de Louis XIV », le programme s'inspire de la célèbre année nuptiale de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne. Une réussite fantastique dès l'étonnante entrée des trompettes qui ouvre le concert,

jusqu'au ballet des nations et réjouissances après les entrées et le mariage ! Les compositions de **Lully** et **Cavalli** sont à l'honneur, mais accompagnées de découvertes musicales tout à fait impressionnantes, telles que « *L'Hymne O filii e filiae* » de **Jean Veillot**, le sorte de mélodrame avant son temps d'André de Rosiers « *Après une si longue guerre* », délicieusement joué par le ténor et le baryton accompagnés des vents, et le morceau de résistance qui clôt le concert : « *Dos zagalas venian* » de **Juan Hidalgo**. Nous avons l'honneur d'avoir deux bis à la fin du concert, un très beau « *Agnus dei* » de **Charpentier,** et l'incroyable « *La chacona* » de **Juan Arañes**.



Le dimanche commence tôt avec un récital bouleversant de beauté par le baryton **Stéphane Degout** et le pianiste **Alain Planès**, dans l'impressionnante salle des charpentes de

l'abbaye. « *Rêvons, c'est l'heure* » met à l'honneur les plus belles ***Mélodies*** et ***Lieder*** de **Fauré, Brahms** et **Schumann**. La qualité poétique des textes de Verlaine, Gautier et Heiner, entre autres, a inspiré des plus belles mélodies du 19e siècle, et ces merveilleuses compositions inspirent visiblement le baryton qui les interprète avec soin et émotion. Comme d'habitude, le si bel instrument de Stéphane Degout, riche de qualités comme son timbre velouté et sa projection dynamique et nuancée, se marie admirablement avec son art inégalé de la prosodie et son indéniable talent d'acteur… Plus de 25 *Mélodies* où s'exprime magistralement un grand éventail de sentiments romantiques, parfois lumineux, parfois dramatiques, tourmentés souvent ! Dans « *Le secret »* de Fauré la symbiose entre la voix et le piano est particulièrement saisissante, ainsi que dans les très belles et célèbres « *Au bord de l'eau »* et « *Après un rêve »* du même compositeur. Les compositions allemandes donnent au pianiste Alain Planès l'occasion d'exprimer davantage les richesses et complexités de l'instrument, et au baryton l'opportunité d'élargir la palette d'expression, avec par exemple l'étonnant « *Warte, warte wilder Schiffmann »* de Schumann, presque… martial ! Un récital inoubliable, tout simplement.

La journée romantique se termine avec la colossale version originale de la **Symphonie n°8** du compositeur wagnérien **Anton Bruckner**, interprétée par le fabuleux **Orchestre des Champs-Élysées** sous la direction du *maestro* **Philippe Herreweghe**. Dans une rencontre précédant le concert, le chef exprime son désir de « *jouer Bruckner comme du Schubert* », et tend à rassurer l'auditoire par rapport au niveau de décibels. C'est une remarque intéressante, non seulement parce que le talent de Bruckner se nourrit aux sources de la symphonie beethovénienne qu'il amplifie en y infusant un chromatisme carrément titanesque, mais aussi parce que l'adagio de la *symphonie* s'inspire directement de la célèbre *Fantaisie en ut majeur* de Schubert. Très joué outre-Rhin, où l'*opus* brucknérien a toujours été populaire, notamment en ce qui concerne la

musique religieuse (c’est un organiste et fervent croyant du catholicisme), son œuvre purement symphonique a un côté grandiose, éclatant, puissant, avec un usage habile de la répétition et des développements immenses… L’aspect monumental est là dès le premier mouvement, et nous sommes agréablement surpris par le son plutôt transparent. Le deuxième mouvement est le *Scherzo* le plus long de toutes ses symphonies, et un moment musical très fort, pompier, *ma non troppo*, où les cuivres, les vents et les cordes sont habités de la musique qu’ils interprètent parfaitement. Au troisième mouvement, lent, nous pouvons constater davantage ce que cela fait de jouer Bruckner comme du Schubert. C’est un moment diaphane, éthéré, mystique presque, mais libre du fardeau du pathos plutôt typique en concert et aux enregistrements. Le dernier mouvement est une sorte de pastiche savant, *ma non tanto*, qui évolue progressivement vers une fin solennelle mais surtout fière et exaltée… Un tour de force !

_____

CRITIQUE, festival. Festival de Royaumont, Abbaye de Royaumont, les 14 & 15 septembre 2024. Alain Planés, Stéphane Degout, Philippe Herreweghe, Orchestre des Champs-Elysées, Vincent Dumestre, Le Poème Harmonique…

CRITIQUE, festival. 77ème Festival International de

musique de Besançon, Kursaal, le 13 septembre 2024 : « Une Saga symphonique ». Orchestre Victor Hugo Franche-Comté, Sabine Quindou (présentation), Jean-François Verdier (direction).

Le Festival International de musique de Besançon, dont c'est la 77ème (!) édition, a payé de malchance avec des conditions météos qui ont ruiné le projet de Jean-Michel Mathé, son directeur (depuis 2012), de le faire débuter par un grand concert festif et populaire, gratuit… en en extérieur à la Gare d'eau, dans la boucle du Doubs. Las, il a fallut relocaliser le concert d'ouverture au Kursaal, mais là où l'on attendait 2000 spectateurs, le festival n'a pu en accueillir que 700, et une queue interminable s'est ainsi formée à l'entrée de la salle bisontine, faisant ainsi de nombreux déçus…



Pour les *Happy Few* ayant eu le sésame, la fête fut belle, et les rappels nombreux tant la soirée a su garder son caractère festif et joyeux. Bonne idée également de la part de J. M. Mathé d'avoir mis en avant l'orchestre "local", c'est-à-dire le brillant O**rchestre Victor Hugo Franche-Comté**, dirigé (depuis 2010) par l'excellent **Jean-François Verdier**. Au programme, intitulé "***Une saga symphonique***", rien moins qu'un panorama de tous les grands compositeurs classiques depuis Jean-Philippe Rameau à la très "contemporaine" **Camille Pépin** (présente dans la salle), à laquelle le festival a commandé une pièce pour l'occasion. En maîtresse de cérémonie, la journaliste et animatrice **Sabine Quindou** – avec beaucoup de didactisme et autant d'humour – s'est montrée à la hauteur de sa tâche, en n'omettant rien des événements majeurs qui ont jalonné les trois derniers siècles de la "grande" musique.

Et c'est merveille de voir comment l'orchestre s'adapte et excelle dans tous les registres, de la fameuse "Danse des

sauvages” (*Les Indes galantes*) de **Rameau** aux “Murmures de la forêt” extrait de *Siegfried* de **Wagner,** en passant par l’ouverture de “L’Italienne à Alger” de **Rossini** à un extrait de “L’Oiseau de feu” de **Stravinski**. Sous la battue toujours vive et nuancée de Jean-François Verdier, la phalange franc-comtoise montre sa versatilité, qui a donc abouti à une création d’une œuvre pour orchestre de Camille Pépin, dans la droite ligne du poème symphonique et de la musique narrative, qui entend faire écho aux bouleversements climatiques que connaît notre planète. Un ouvrage symphonique, non exempt de lyrisme et d’une certaine beauté, qui s’inscrit dans la tradition d’un Sibelius… avec quelques accents hollywoodiens !

Le Festival bisontin se poursuit **jusqu’au 22 septembre**, et accueille comme à son habitude formations et solistes les plus prestigieux, à l’instar du “National” accompagnée de la violoniste **Julia Fischer** au lendemain de ce premier concert, la Compagnie “La Tempête” et **Simon-Pierre Bestion** ayant à nouveau émerveillés les spectacteurs (avec son spectacle “Brumes”), tandis que demain, 19 septembre, **Mathieu Romano** à la tête des **Siècles** feront résonner le sublime “Requiem” de Fauré (au Kursaal). Puis ce sera au tour de l’**Orchestre National de Metz** de se lancer dans une interprétation de la gigantesque *10ème symphonie* de Dmitri Chostakovitch (direction, **Adrian Prabava**), et c’est avec la non moins monumentale **3ème symphonie** de Bruckner, dirigée par **Pablo Heras-Casado** (le directeur musical du Philharmonique de Berlin !), à la tête de la phalange belge “**Anima Eterna**”.

Bon vent à cette 77ème mouture du festival de Besançon !

CRITIQUE, festival. 77ème Festival International de musique de Besançon, Kursaal, le 13 septembre 2024 : « Une Saga

symphonique ». Orchestre Victor Hugo Franche-Comté, Sabine Quindou (présentation), Jean-François Verdier (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Replay du Concert d'Ouverture (« Une saga symphonique ») du 77ème Festival Internationla de Musique de Besançon, le 13 septembre 2024

CRITIQUE, danse. BIARRITZ, 34ème Festival « Le Temps d'aimer la danse » (Théâtre de Bayonne), le 7 septembre 2024. « Crocodile » de / par Martin Harriague et Emilie Leriche

Il est des spectacles qui ne se contentent pas d'être vus, mais qui se vivent et qui vous prennent aux tripes. Tel est « *Crocodile*« , la dernière création de Martin Harriague, présentée en grande première au Théâtre Michel Portal de

Bayonne, dans le cadre de la 34e édition du festival « *Le Temps d'aimer la danse*« . Une heure durant, le public a eu le privilège d'assister à une véritable ode à l'amour naissant, un face-à-face chorégraphique d'une pureté et d'une sincérité confondante.

Le dispositif, d'une épure presque *zen*, plante immédiatement le décor. Un plateau nu, baigné d'une lumière dorée rappelant celle du Pays basque, et deux *marimbas,* positionnés comme des sentinelles musicales, qui vont donner vie au « *Canto Ostinato* » de Simeon Ten Holt. Les **frères Garin**, de l'**Ensemble 0**, en offrent une interprétation en direct, hypnotique et méditative, dont les rythmes répétitifs et les résonances profondes deviennent le souffle même de la pièce. La danse et la musique ne font qu'un, s'épousant dans une osmose parfaite où chaque tintement de marimba répond à une inflexion du corps.



Et quels corps ! Martin Harriague, enfant du pays devenu directeur du Ballet de l’Opéra Grand Avignon, et la magnétique **Emilie Leriche**, nous offrent un duo d’une complicité renversante. Leur dialogue est un jeu de cache-cache permanent, une mécanique subtile de l’attraction et de la retenue. Les regards s’accrochent, se défient, les mains se cherchent sans jamais oser se toucher, les corps s’effleurent puis se retirent dans un ballet d’élans et de esquives. On assiste, émerveillé, à la lente et délicate construction d’un lien, de la méfiance animale à la fusion la plus intime. La chorégraphie, d’une écriture savante mais limpide, puise dans le geste du quotidien pour mieux le sublimer, créant un vocabulaire gestuel d’une richesse inouïe. Harriague utilise sa méthode de « traduction physique » où chaque mouvement de l’un est une émotion que l’autre doit réinterpréter, donnant naissance à des figures d’une beauté et d’une complexité fascinantes.

C’est un moment de pure poésie, une bulle hors du temps où l’on partage l’intimité de deux êtres qui se découvrent. Il ne s’agit pas ici de prouesses techniques ou de virtuosité gratuite, mais d’une émotion brute, d’une fragilité offerte en partage. Si le titre « *Crocodile* » évoque un chaos latent ou la part sauvage de l’amour, c’est bien de tendresse et de lumière dont il est question sur scène. « *Crocodile* » est un spectacle qui réinvente l’amour avec une simplicité désarmante, une sincérité bouleversante et une élégance rare. Un pur joyau qui confirme **Martin Harriague** comme l’un des chorégraphes contemporains les plus inspirants de sa génération. La *standing ovation* du public du **Théâtre Michel Portal** n’était que la juste récompense de ce moment de grâce.



CRITIQUE, danse. BIARRITZ, 34ème Festival « Le Temps d'aimer la danse » (Théâtre de Bayonne), le 7 septembre 2024. « Crocodile » de / par Martin Harriague et Emilie Leriche. Crédit photographique : © Stéphane Bellocq

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 5ème Lisboa Operafest, le 2 septembre 2024. MOZART : Don Giovanni. C. Lujan, L. Rodrigues, P. Modesto, R. Albuquerque… Joao Pedro Mamede / Pedro Carneiro.

Troquant les Jardins du Musée d'Art Antique, lieu historique du Lisboa OperaFest, contre le Théâtre de plein air de la fameuse Fondation Gulbenkian (du moins pour ce *Don Giovanni* de Mozart, donné du 30/8 au 4/9, d'autres lieux emblématiques de la Capitale portugaise étant mis à contribution…),

Catarina Molder (son infatigable directrice artistique) a un peu payé de malchance, car il se trouve pile poil dans le couloir aérien d'un des aéroports les plus fréquentés d'Europe. C'est pour cette raison, en plus de la fraîcheur et de l'humidité des nuits lisboètes (mais aussi la recherche d'originalité de la facétieuse soprano et femme de théâtre portugaise) qu'elle a remplacé le traditionnel clavecin par… une guitare électrique (excellent et inventif Simao Barcia !), ajoutant une note *pop* bienvenue à un opéra de toute façon hors-normes et se prêtant à (presque) toutes les extravagances….



Dans ce même esprit de défi et de tout oser, **Caterina Molder** a fait confiance à un jeune "théâtreux" (comédien et metteur en scène) de monter ici son premier opéra, son compatriote **Joao Pedro Mamede**, qui a opté pour une solution "intermédiaire"

entre tradition et modernité, avec une touche totalement baroque pour les costumes (conçus par **Patricia Costa**) : si Don Giovanni arbore un *tuxedo* très chic, tout en étant vu ici comme un mafieux toujours prêt à dégainer son revolver, et d'abord pour abattre (dans le dos) le Commandeur…), tous les autres personnages se voient affublés d'accoutrements totalement foutraques (surtout les femmes), tout en étant très étudiés et très agréables à l'oeil. De son côté, la scénographie (imaginée par **Daniela Cardante**) s'avère dès plus simple et dépouillée, avec le décor unique d'un labyrinthe composé de rectangles de buis, particulièrement efficace dans les jeux de cache-cache et de chausses-trappes dont est truffé le chef d'oeuvre mozartien. Quant à la direction d'acteurs, elle s'avère efficace et intelligente, en évitant tout sentiment d'ennui dans une soirée par ailleurs réduite à 2h30 sans entracte (au détour de quelques coupures dans le deuxième acte, plus les deux arias du ténors), pour des raisons climatiques et logistiques. Bonne idée de faire oublier à Donna Anna son esprit uniquement vengeur pour lui offrir une attirance jamais démentie envers son séducteur, tandis qu'à l'inverse, Donna Elvira s'avère plus hystérique et nymphomane que jamais, prête à toute pour être dans les bras de son infidèle amant. Devant continuellement tempérer ses coups de chaud en utilisant un brumisateur, elle aussi une tendance à abuser de boissons alcoolisés, ce qui provoque une scène cocasse où elle ne peut se retenir de vomir (à grand bruit) dans les bosquets, provoquant les rires d'un public lisboète que l'on connaît pour être très ouvert en matière de théâtre, lyrique ou pas ! Quant à la scène finale, Don Giovanni finit par se tirer une balle dans la tête pour arrêter les souffrances provoquées par les flammes de l'enfer (symbolisées ici par les lumières rougeâtres de **Sergio Moreira**)… mais c'est pour mieux le retrouver (pendant le moralisateur septuor final) au beau milieu d'une "partie fine" (dans les enfers), ce qu'il semble apprécier (on ne se refait pas !).



Hors le Don Ottavio d'**Alberto Sousa**, suffisamment indisposé pour qu'il demande lui-même à ne pas chanter son premier air, quand le deuxième avait été de toute façon coupé dans cette production…), la distribution (quasi) entièrement portugaise offre le plus complet satisfecit. Dans le rôle-titre, **Christian Lujan**, le plus pourtugais des barytons colombiens (il vit depuis de nombreuses années à lisbonne où nous l'avons entendu moult fois au fameux Teatro de Sao Carlos, seule et unique scène lyrique du Portugal) offre un portrait très convaincant, tant vocalement que physiquement (avec son corps d'athlète exhibée dans la scène finale), du *dissoluto*. Il campe ainsi un remarquable Don Giovanni, qu'il vit avec une intensité peu commune. La voix est puissante, bien projetée, avec toute l'autorité et la séduction attendues. Le premier rôle masculin lui est disputé par **Luis Rodrigues**, formidable Leporello, doté d'une voix ample, bien timbrée, aux graves solides, qui n'est pas présenté ici comme le couard habituel, mais au contraire avec une personnalité riche et fouillée. **Tiago Amado Gomes** nous vaut un Masetto également de belle tenue, quand la stature naturelle du Commandeur incarné par **Nuno Dias** le prédispose à l'emploi, avec des graves par ailleurs sonores. Des rôles féminins, très caractérisés, aucun ne déçoit. **Rafaela Albuquerque**, Donna Elvira, impressionne et émeut par la violence de sa passion ; par ailleurs dotée d'une voix vaillante, généreuse, sonore, aiguisée comme séduisante, elle traverse l'ouvrage avec une présence exceptionnelle. Donna Anna, **Patricia Modesto**, personnalité riche et complexe, offre une voix lumineuse et ronde, particulièrement épanouie. La Zerline de **Cecilia Rodrigues**, mutine, gourmande, effrontée, est délicieuse. Le timbre n'est pas de toute beauté, mais il est toujours expressif, et conduit avec de beaux phrasés. Les ensembles sont autant de réussites, comme la participation sans problème du **Chœur du Lisboa OperaFest.**

Enfin, le chef portugais **Pedro Carneiro** est placé à la tête d'un **Orchestre de Chambre du Portugal** tout simplement impeccable, offrant une lecture tendue, nerveuse, et hautement dramatique de ce chef d'œuvre absolu qu'est, un Mozart jeune, chargé d'énergie, et constamment percutant. *Bravi Tutti* !

_____

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 5ème Lisboa Operafest, le 2 septembre 2024. MOZART : Don Giovanni. C. Lukan, L. Rodrigues, P. Modesto, R. Albuquerque… Joao Pedro Mamede / Pedro Carneiro. Photos (c) Susana Paiva

____

Lire ci-après notre présentation du Lisboa OperaFest :

https://www.classiquenews.com/lisbonne-5eme-operafest-lisboa-oeiras-du-22-aout-au-11-sept-2024-cavalleria-rusticana-pagliacci-don-giovanni-le-petit-poucet-creation-de-la-cantate-torment-pour-les-50/

CRITIQUE, festival. NÎMES, 3èmes Rencontres Musicales de

Nîmes (Jardins de la Fontaine), les 30 & 31 août 2024. Alexandre Kantorow, Liya Petrova, Aurélien Pascal (& Friends…) / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction).

Après une deuxième édition couronnée de succès, les 3èmes Rencontres Musicales de Nîmes ont connu une affluence record, d'autant que les conditions climatiques étaient cette année autrement plus propices (que les soirées caniculaires de la fin août 2023…). Les Rencontres Musicales de Nîmes, c'est avant tout un projet d'amis, une idée pour se retrouver chaque été à trois, avec le pianiste Alexandre Kantorow, la violoniste Liya Petrova, et le violoncelliste Aurélien Pascal, qui invitent à chaque nouvelle édition d'autres musiciens proches : cette année le pianiste Théo Fouchenneret, le violoncelliste Edgar Moreau, le violoniste Schuichi Okada et les altistes Grégoire Vecchioni et Paul Zientara. Mais le projet doit aussi beaucoup à l'aide de Philippe Bernhard (ancien directeur artistique des *Rencontres Musicales d'Evian*, et ici maître de cérémonie aussi efficace qu'enthousiaste), et à celle (plus financière) de

Xavier Moreno. Pour cette mouture 2024, les trois musiciens ont préparé cinq concerts, donnés du 27 au 31 août, et ce sont aux derniers concerts du festival que nous avons eu la chance d'assister (les 30 & 31 août), qui invitait, en plus des 9 instrumentistes précités, l'Orchestre Consuelo et son dynamique fondateur, le jeune violoncelliste et chef d'orchestre Victor Julien-Laferière (dans un programme déjà donné, en cette deuxième quinzaine d'août, aux Festivals de Rocamadour et de La Chaise-Dieu).



Intitulées *"**Un concert de 1808**"*, les deux soirées mettaient à l'affiche les *Symphonies n° 5 & 6* de **Ludwig van Beethoven** (créées le même soir, au Théâtre an der Wien, en décembre… 1808 !), agrémentées de tout un tas de pièces chambristes ou

symphoniques, allant de **Josef Haydn** à **Paul Hindemith**. Car comme le précise, à juste raison Philippe Bernhard, en propos d'avant concert, les concerts au début du XIXème siècle ne donnaient que rarement des oeuvres dans leur entièreté, mais plus volontiers des mouvements de *Symphonies* mélangés à des morceaux de musique de chambre, et c'est cette idée qui a prévalu ici sur les deux concerts.

C'est ainsi des mouvements tels que l'*Allegro affettuoso* du *Concerto pour piano* de **Robert Schumann** (par Théo Fouchenneret), l'*Andante* de celui pour violon de **Félix Mendelssohn** (par Liya Petrova), le dernier mouvement du *Double Concerto* de **Johannes Brahms**, ou encore l'*Allegro molto* du *Concerto pour violoncelle* de **Josef Haydn** (par Edgar Moreau) qui seront tout à tour interprétés, avec le talent que l'on connaît à tous ces excellents musiciens. Et si le premier soir se termine par une étourdissante exécution du *Second Concerto pour Piano* de **Franz Liszt** par Alexandre Kantorow (entendu dans le même ouvrage en juillet dans la Cours d'honneur du Palais Princier de Monaco), les trois amis (Kantorow, Petrova et Pascal) se retrouvent en revanche pour clore le festival dans une non moins brillante exécution de l'*Allegro con brio* du *Trio pour piano, violon et violoncelle* de **Johannes Brahms**.

Mais c'est bien sûr les deux *Symphonies* beethovéniennes qui étaient le coeur des deux soirées, avec la *Cinquième* le premier soir, puis la *Sixième* le lendemain, que l'**Orchestre Consuelo** et son chef ont eu loisir de "rôder" pendant tout l'été (et pas seulement dans les festivals français…). Les qualités des deux interprétations sont les mêmes que celles déjà constatées quelques jours plus tôt à Rocamadour (et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec une sonorisation cependant plus « discrète » à Nîmes que dans la cité médiévale, le concert y ayant été donné en contre-bas, dans la vallée de l'Alzou, sur une "scène" donc plus "ouverte", et sans le long et haut mur réverbérateur des Jardins nîmois…) : épanouissement sonore, ampleur et souffle qui rétablissent la

formidable vitalité et l'esprit d'autodétermination des deux *opus*. L'abstraite et énergique *5ème* (dite aussi Symphonie "du destin"), puis la plus narrative (mais pas que descriptive…) *6ème Symphonie* « dite pastorale » : les deux partitions rendent compte idéalement du génie orchestral beethovénien. Formidable machine rythmique et pulsionnelle de la *5ème* (dont tout le flux prépare ici à l'éruption jubilatoire de l'*Allegro final*), et captivante agrégation cellulaire qui, dans la *6ème*, au fur et à mesure de son plan dramatique et organique, organise et structure le plan « climatique » de la symphonie. **Victor Julien-Laferrière** n'hésite pas à faire rugir les timbres, s'appuyant évidemment sur la très forte identité naturelle de cuivres "historiques" (quand le reste de l'instrumentation est moderne….), et même à forcer parfois le trait dans la caractérisation de chaque pupitre, notamment les vents et les bois, parfois de façon outrée, avec certains tutti volontairement "épais". Mais cela ne manque ni de nervosité, et encore moins de tempérament ! L'intensité et la volonté y sont extraverties, parfois furieusement mises en avant. C'est servir franchement l'impétuosité d'un Beethoven révolutionnaire, pour le plus grand bonheur d'un public venu majoritairement d'Occitanie et de Provence, mais aussi au-delà. Les nombreux rappels soulignent que la 5ème édition est vivement souhaitée et déjà particulièrement attendue !…

CRITIQUE, festival. NÎMES, 3èmes Rencontres Musicales de Nîmes (Jardins de la Fontaine), les 30 & 31 août 2024. Alexandre Kantorow, Liya Petrova, Aurélien Pascal (& Friends…) / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction). Photos (c) Lewis Joly.

